

A mi-chemin entre renouveau et nostalgie : l'art des années 1990



de *Wanda Kesel*

le 11 Août 2014



Dans l'exposition "1984 - 1999. La Décennie" le Centre Pompidou-Metz revient sur cette époque artistique. Prenant la forme d'un téléviseur à la place du Christ, d'un vélo d'enfant transformé en engin explosif ou des pilules multicolores pour vaincre le sida, cet art s'est inventé à une époque turbulente de bouleversements et de changements, quelque part à la croisée des révolutionnaires *seventies* et du progressisme des années 2000. L'exposition revient sur cette période déconcertante et sur ses artistes. Retrouvez le manifeste du **Summer of the 90s en projection à l'entrée de l'exposition et gagnez des places ou des exemplaires de l'ouvrage collectif "Une Histoire (critique) des années 1990" dirigé par François Cusset.**

Au Centre Pompidou-Metz, ne craignez pas de voir une banale rétrospective des années 1990. Car le visiteur peut déambuler à sa guise dans un vaste espace ouvert, habité par une scénographie antinomique : le jour et la nuit, la ville et la nature, l'intérieur et l'extérieur ; il trouve d'un côté une forêt en photographies grand format, et de l'autre, une métropole illuminée par des éclairages nocturnes. Au beau milieu de ces deux univers développés par l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster, les années 1990 se présentent comme un espace biographique aux accès multiples : objets, sonorités, voix, images, tableaux, pensées et émotions.

L'exposition est l'image-miroir de l'esprit des années 1990, que François Cusset, historien des idées et professeur de civilisation américaine à l'Université de Nanterre, définit ainsi : "Un monde où les 'jeunes', ceux du moins qui ont atteint l'adolescence au cœur des années 1980, ont dû réinventer contre un vide critique abyssal les modalités de la désertion et de l'exil intérieur..." Voilà pourquoi l'art des années 1990 est à la fois direct et immédiat. Il exprime un état ambivalent, partagé entre la mélancolie face à la disparition d'une époque et la joie d'assister à la naissance d'une nouvelle époque.

Et François Cusset de poursuivre : "... Ils ont dû façonner des contre-mondes qui le rendissent habitable et des autonomies plus ou moins temporaires - un monde dissous où 'être triste' tînt lieu en soi de rapport au monde et fut même, comme le dit l'un d'entre eux, 'la seule manière de n'être pas tout à fait malheureux'."

Les œuvres présentées à Metz ont été créées entre 1984 et 1999. Certains de leurs Dominique Gonzalez-Foerster a elle aussi monté ses premières grandes expositions dans les années 1990 avec d'autres artistes aujourd'hui reconnus comme Philippe Parreno ou Pierre Huyghe. Elle explique lors d'une interview donnée à la radio allemande SWR2 : « Nos références étaient davantage les films de cinéma ou les médias que l'histoire de l'art. Depuis l'an 2000, beaucoup d'œuvres puisent à nouveau dans l'histoire de l'art. Mais dans les années 1990, l'important, c'était d'exprimer un ressenti de la 'réalité'. »

Quelques pas plus loin, le regard du visiteur reste accroché à un vélo d'enfant avec un jerricone rempli d'essence sur son porte-bagages : cette bombe artisanale explose dès qu'on appuie sur la pédale. «Killing Children», cette œuvre de Carsten Höller, serait-elle la critique d'une génération qui, obnubilée par sa mélancolie, en oubliait de penser à l'avenir et aux générations futures ? La réalité sociale des années 1990 se révèle immédiatement à travers la plupart des créations artistiques présentées au Centre Pompidou-Metz. «PLA©EBO», le travail des trois artistes canadiens General Idea, est sans équivoque : six «Mégapilules» aux couleurs pastel dénoncent clairement les échecs à répétition dans la mise au point d'une thérapie efficace contre le sida.

En complément à la dimension visuelle, des audioguides apportent une touche aussi subjective et individuelle que les objets et les souvenirs de cette décennie. Ils comportent une playlist de titres d'idoles musicales, entre autres The Breeders, Nirvana, Sonic Youth, ainsi que des extraits d'interviews de l'écrivain Michel Houellebecq, du photographe et plasticien Wolfgang Tillmans et du critique et historien d'art Hans-Ulrich Obrist, pour ne citer qu'eux. «Les récits qui sont énoncés dans les audioguides ne couvrent pas un champ ou une question : ils sont libres et traversent un moment dans l'époque. Ils rétroprojettent des images, des sensations, ils assemblent et produisent des ellipses. Ces audioguides ne sont pas des outils pédagogiques, mais la 'bande son' de l'exposition», déclare la commissaire Stéphanie Moisdon qui a organisé «1984 – 1999. La Décennie».



No More Reality (Twin Peaks), 1991
© Philippe Parreno

Des créations vidéo de cette période ont elles aussi leur place dans l'exposition. Elles se présentent sous forme de films et de bandes-annonces. Dans une petite salle de projection, des œuvres majeures passent en boucle, entre autres, *Le Dernier Mot* (1988) de Jean-Luc Godard, *Snaking* (1992) de Pierre Joseph et Philippe Parreno, *Painter* (1995) de Paul McCarthy.

Interview avec Pierre Joseph

Mais l'exposition se consacre surtout aux artistes – performeurs, plasticiens et autres – qui, entre 1984 et 1999, vivaient à Grenoble, Zürich, Londres, Dijon, Nice et New York. Il régnait dans les expos une atmosphère internationale, globale, urbaine et rurale ; les artistes s'étaient affranchis des mythes du 20^e siècle. Si le visiteur parvient à si bien appréhender le propos, c'est parce qu'on n'essaie pas de lui inculquer un savoir quelconque.